

rasoirs, les meilleurs; Rockefeller, ses serviettes sa savonnette et son savon. Il lui disait assez souvent: "M. le barbier, vous avez une délicatesse de main que je n'ai encore rencontrée chez aucun barbier du monde".

"Je ne l'ai jamais coupé, dit Helwig, et, est-ce pour cela ou parce qu'il est toujours ainsi, jamais je ne l'ai vu de mauvaise humeur. Nous nous promenions souvent tous les deux autour de sa maison, dans son immense domaine, et il semblait trou-

le payait. Tous les six mois, il envoyait sa note aux bureaux de la Standard Oil Company, 26 Broadway, et recevait un chèque, une semaine plus tard. Les comptes se chiffraient le plus souvent à \$75: ils furent une seule fois de \$110.00. On ne lui demandait jamais d'explications sur le montant par lui réclamé.

Il ne reçut qu'une seule fois de l'argent de son client. Ayant retrouvé un col de fourrure perdu par Mme Rockefeller, un dimanche qu'elle se ren-



Sur le fauteuil du vieux barbier, l'homme le plus riche du monde était remplacé par le plus pauvre

ver du plaisir à avoir mon opinion sur tout ce qui nous environnait. Le jour de sa fête, la fanfare de la ville venait jouer à sa fenêtre, dès son réveil. Je le rasais aux sons de la musique. Et il se montrait joyeux comme un enfant. D'ailleurs, il adore la musique. Il m'en parlait souvent, ainsi que des choses de l'église."

Il n'arriva qu'une seule fois au barbier Helwig de recevoir pour ses services un paiement comptant en espèces. C'est en chèque, toujours, qu'on

daît à l'église, il le lui fit porter par un de ses garçons. La semaine suivante, le milliardaire reconnaissant lui remit... \$25.

Rockefeller fut pendant huit ans son plus riche client, mais Helwig en eut d'autres, moins riches mais très assidus et comparativement plus généreux, qu'il garda fort longtemps. Il rase pendant vingt-deux ans un riche commerçant d'une ville voisine, une heure d'auto. Un autre, venu du dehors, lui donnait toujours \$1 pour ses